

Le monde étrange et fascinant de Jean-Louis Trudel

Pierre Léon

Number 121, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Léon, P. (2003). Review of [Le monde étrange et fascinant de Jean-Louis Trudel]. *Liaison*, (121), 51–51.

LE MONDE ÉTRANGE ET FASCINANT DE JEAN-LOUIS TRUDEL

Pierre LÉON

AVEC JEAN-LOUIS TRUDEL, on s'attend toujours à quelque dépaysement du côté science-fiction ou fantastique. Cette fois, les douze textes trudéliens de *Jonctions impossibles*, publiés au Vermillon (Ottawa, 2003, 139 p.), nous plongent dans une atmosphère essentiellement irréelle.

Le physicien astronaute montre bien le bout de l'oreille de temps à autre. Il évoquera « les électrodes qu'on planterait dans la tête du sujet » (p. 15), ailleurs « la sonde *Lunar Prospector* [qui] a détecté des émanations d'hydrogène au cœur de cratères disposés autour du pôle Sud». D'où l'interrogation : « Sont-elles produites par un minéral exotique ? » (p. 39).

Mais le fantastique s'installe immédiatement dans la question suivante : « Ou n'est-ce pas tout simplement l'accumulation des soupirs exhalés par des milliards de damnés qui se dessèchent sur place ? » Tout le contenu du livre est marqué de cette étrangeté-là, que les personnages soient tirés du réel ou non.

On a affaire, dans cet ouvrage de Trudel, à un philosophe pessimiste, qui exerce son talent littéraire dans une parapsychologie baignée d'un symbolisme souvent macabre.

Ces textes trudéliens relèvent plus du récit que de la nouvelle classique ou du roman. Il y manque le suspense, l'intrigue bien ficelée. Trudel va dans le sens de la nouvelle moderne qui se passe souvent de ces ingrédients. Mais il compense cela par une incessante structuration en contrastes surréalistes. J'en prendrai pour exemple ce joli texte à teinture bucolique où un jardinier rencontre... son double qui lui-même trouve une femme belle et mystérieuse, qui a atteint... « l'âge de sa première fois ». Et, dans ce lieu idyllique, voilà que... « du bas-ventre à la base du cou, l'étrangère s'ouvrit ». Le choc de la surprise continue : « et la horde d'insectes utiles jaillit comme une nuée constituée d'escadrons de fourmis ailées, coccinelles, libellules et sauterelles, précédée par l'avant-garde bourdonnante des abeilles » (p. 67). Et, plus loin : « le printemps venu, c'était des hommes et des femmes qui s'ouvraient comme des bourgeons réveillés par le soleil » (p. 68).

Toujours selon la même technique de la surprise, la nouvelle trudélienne nous assène l'étrangeté dès la première phrase du texte : « La ville est pleine d'anges écrasés » (p. 9). Parfois la finale est aussi départ d'une réflexion ou interrogation : « Oui, je sais à quoi nous servons. Mais saurons-nous un jour qui les jardiniers eux-mêmes servent ? » (p. 68). L'étrangeté doit aussi beaucoup aux lieux. Comme dans les *Illuminations* de Rimbaud, on ne saura jamais quelle est cette cité mystérieuse où s'écrasent les anges, dans quelle forêt mystérieuse le « Sauvage » poursuit son ondine, quel est ce jardin, ce champ de bataille, cet enfer où les damnés fréquentent les Lunaires. Selon une technique cinématographique, on plonge d'un album de photographies dans une scène où l'on retrouve le photographe vivant avant de retourner à la case départ (p. 17).

À côté du plaisir de l'histoire, Trudel sait aussi nous donner celui du texte. Dans son monde fantasmagorique, il use d'une foule d'images colorées, souvent violentes, comme « les reflets sanglants du soleil au sud de la Lune » (p. 34). D'autres joliment poétiques, telle celle du papillon qui s'enfuit, comme une « corolle volante, pour ajouter une fleur de plus aux beautés du jardin » (p. 67). Ou encore cette splendide métaphore filée :

« La mort est une belle sauvage, qu'il ne faut pas effrayer par des gémissements » (p. 79).

Comme le fantastique se nourrit de beaucoup de sang et d'horreur, notre auteur n'hésite pas à recourir parfois à un style quelque peu grandguignolesque : « mon cœur éclaté finit par se vider de son sang, au terme de contractions désespérées qui en expulsent les dernières gouttes comme d'une orange pressée » (p. 78). Mais c'est la loi du genre et Trudel n'en abuse pas. Disons qu'il s'agit plutôt d'un émaillage, au sens où l'entend Nico Bally.

Trudel a aussi un bon sens du rythme qui lui permet, de temps à autre, de laisser souffler son lecteur. Telle cette belle envolée sur les anges arrivant chez les Lunaires : « Ils avaient vu la vie apparaître dans les océans de la Terre, en sortir, coloniser la terre ferme, s'élever dans les airs, puis, tout récemment se hasarder dans les espaces extérieurs, jusqu'à la Lune et au-delà » (p. 43).

En même temps que textes de fiction, les nouvelles de ce livre livrent une profession de foi. Elles ne sont pas seulement divagations d'un rêveur délirant dans un univers onirique mais aussi cri d'un pacifiste, d'un écologiste et d'un nostalgique d'un monde d'autrefois où tout était mythiquement beau et bon.

Je laisse le soin à l'auteur de vous livrer le symbolisme de son livre tout entier : « [...] des départs pour une destination inconnue et des départs empêchés » (quatrième de couverture). En tout cas, livre brillant, finaliste du prix Christine-Dumitriu-Van-Saanen du Salon du livre de Toronto 2003. À lire d'urgence par tous ceux que passionnent les troubles de la personnalité comme l'évasion surréaliste. ■

Pierre Léon est linguiste, nouvelliste, romancier, poète. Il est aussi critique, reporter et chroniqueur à L'Express de Toronto.

